

PARÉNÈSES BYZANTINES DANS LES PAYS ROUMAINS

ARIADNA CAMARIANO-CIORAN

La parénèse (παράινεσις), genre littéraire connu dans l'antiquité grecque comme à l'époque byzantine et post-byzantine, a été apprécié aussi par les peuples ayant subi l'influence de Byzance. Dans la plupart des cas, la parénèse est un discours, une épître où de brefs chapitres de préceptes morales et d'indications se rapportant au comportement des souverains et des hommes en général, afin de les aider à devenir vertueux, à trouver le bonheur. Il s'agit, au fond, de livres de bienséance, connus aussi dans la littérature moderne sous le titre de *Fürstenspiegel*, *Anstandsbücher*, *Usages du monde* ou *L'éducation par soi-même*. De nombreuses parénèses ont été créées pour les souverains, notamment les *Fürstenspiegel* ou *Miroirs des princes*.

Les œuvres littéraires de ce genre contiennent, outre les préceptes d'ordre général, se trouvant dans toute parénèse et utiles à toute personne sans distinction d'appartenance sociale, des indications spéciales nécessaires à tout futur chef d'Etat.

Dans l'antiquité grecque on composait des parénèses en vers et en prose. Ainsi la célèbre œuvre de Hésiode «*Ἔργα καὶ ἡμέραι*» comprend des conseils en vers offerts par l'auteur à son frère Persée. L'œuvre de Phocylidès, *Ποίημα νοῦθετικόν*, comprend 230 vers en hexamètres.

Toutefois les discours parénétiques en prose d'Isocrate ou de Pseudo-Isocrate, *Πρὸς Νικοκλέα*, *Πρὸς Δημόνικον*, *Πρὸς Εὐάγοραν*, etc. ont joui d'une plus large diffusion. Isocrate, adversaire de Démosthène, lui est inférieur en tant qu'orateur, par contre, ses discours ont été très appréciés justement pour leur contenu parénétique et moral. L'auteur se propose de donner à la rhétorique un fondement moral, en s'éloignant ainsi des sophistes, lesquels accordaient une place de choix à la forme, au préjudice du contenu éthique. Son style est plutôt monotone, sa pensée souvent fausse; néanmoins, pour ses contemporains et tout le long du moyen âge, jusqu'à nos jours, les œuvres d'Isocrate et celles de Pseudo-Isocrate ont été et demeurent manifestement appréciées. Elles ont été étudiées, traduites et imitées des siècles durant¹.

¹ De la riche collection de traductions et d'éditions, dans presque toutes les langues européennes, nous mentionnons seulement quelques-unes. Par exemple, Louis Maigret, 1544; J. Brèche, 1544; Ant. Macault, 1547; De Matha, 1544; S. A. de Wassigny, 1549; Louis le roi, 1551 et 1568; Auger, 1781; Langue, 1803; Coray, 1807; Baiter et Sauppe, 1839; Fredericus Blass, 1886; Max Schneider, 1886—1888; Georges Mathieu et Emile Brémond, 1928 et 1960; Friedrich Zucker, 1954. Le discours pseudo-isocratique *Πρὸς Δημόνικον* a été traduit en roumain par Dinicu Golescu et ajouté à son ouvrage *Adunare de pilde...* (Recueil de proverbes...), 1826 où il est dit par erreur qu'il s'agit du discours de Socrate. Gh. Murnu a également traduit ce discours dans son recueil *Din comoara de ințelepciune antică* (Du trésor de la sagesse antique), Bucarest, 1923.

Isocrate se proposait d'inspirer des sentiments d'ordre moral aux habitants des villes, aux chefs et aux simples citoyens. Il prônait l'indulgence, l'égalité, le patriotisme, l'amour de la liberté, le respect des engagements, etc. Ses discours étaient recommandés aux souverains, en tant que source de précieux préceptes pour un sage gouvernement. C'est ainsi que, dans son discours à Nicoclès, l'auteur suggère à son élève d'aimer ses sujets, les simples et les pauvres en premier lieu, et de les protéger contre les lourds impôts, contre l'exploitation de la part des fonctionnaires. Il l'engage à renoncer aux traditions qui vont à l'encontre du bien public, à faire des lois équitables et à juger sagement et honnêtement, à être généreux envers les veuves, les vieillards, les enfants. Tous ces préceptes seront repris par les auteurs byzantins.

C'est dans l'Empire byzantin², à l'époque de sa gloire, quand il s'étendait jusqu'à l'Euphrate, comprenant entre ses frontières de nombreux peuples aux coutumes et traditions différentes, que la littérature parénétique a joui d'une remarquable floraison. Comme il devenait de plus en plus dur de gouverner ces peuples, comme on devait faire usage d'habileté et de diplomatie, il était nécessaire d'accorder une attention toute particulière aux princes héritiers du trône de Byzance. Ainsi s'explique le développement et la floraison de ce genre littéraire de l'antiquité, imité à Byzance.

Dans les pages qui suivent nous nous proposons d'étudier brièvement les œuvres byzantines les plus importantes du genre Fürstenspiegel, comme : *Περὶ βασιλείας* de Synésios, *Ἐκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν* de Agapet, *Κεφάλαια παραινετικά* de Basile ou Pseudo-Basile I^{er} le Macédonien et *Παίδεια βασιλική* de Théophylacte archevêque de Bulgarie. Ces parénèses s'adressent aux empereurs de Byzance : Arcadius, Justinien, Léon et Constantin Porphyrogénète.

Ces œuvres byzantines ont été extrêmement appréciées en Occident ainsi que dans le Sud-Est européen. Dès le XVI^e siècle elles ont joui d'une large diffusion, ont été rééditées et traduites en latin, français, allemand, anglais, slave, néo-grec et roumain. L'intérêt pour ces parénèses se maintint jusqu'au XIX^e siècle et même jusqu'à nos jours.

Dans son discours parénétique, d'un style fier et téméraire, Synésios expose amplement les devoirs des souverains³. En puisant dans l'œuvre de ses prédécesseurs, Platon et Aristote, surtout dans celle de

² Jean Touchard, *Histoire des idées politiques*, Paris, 1963, p. 166.

³ Originaire de Cyrène, Synésios a été l'une des personnalités les plus remarquables de son temps. Doté de qualités morales et intellectuelles, très apprécié par ses contemporains, il a été envoyé en mission à Constantinople pour offrir à l'empereur Arcadius une couronne d'or et demander de l'aide contre les barbares et l'oppression du gouverneur byzantin local. C'est à cette occasion qu'en 399 il a tenu son discours *Περὶ βασιλείας*. Poète et philosophe, Synésios a écrit aussi des vers et des romans. Quelques-unes de ses poésies ont été traduites en roumain et se trouvent dans le *ms. roum.* 5511. Une collection de lettres du même auteur nous est parvenue; elles ont été intensément étudiées dans toutes les écoles grecques et surtout dans les Académies Princières au cours d'épistolographie. Nous nous occupons de son *Epistolaire* dans notre étude sur les Académies Princières de Bucarest et de Iași *Les Académies Princières de Bucarest et de Jassy et leurs professeurs*, Thessalonique, 1974.

Dion Chrysostome (auquel il emprunte mots et idées⁴, Synésios dévoile et soumet à la critique, avec courage et franchises, la décadence morale, la mollesse des souverains et des nobles et propose des solutions saines et justes en vue d'un gouvernement efficace de l'empire. Même si ce discours ne représente pas uniquement la pensée de l'auteur, il n'en prouve pas moins l'état d'esprit à Byzance en 339, gagnant ainsi un véritable intérêt historique.

Les auteurs de la plupart des parénèses que nous étudions s'inspiraient et imitaient les œuvres de l'antiquité grecque, ainsi que celles des écrivains byzantins plus anciens ; toutefois ces parénèses ne sont pas entièrement dépourvues d'originalité. Chaque auteur adaptait les préceptes de ses prédécesseurs en philosophie aux réalités de son temps, aux nouvelles conceptions philosophiques, aux relations sociales contemporaines. Les idées fondamentales qui se transmettaient d'un auteur à l'autre étaient : les devoirs du souverain, les idéaux du souverain et le souverain idéal, la philanthropie, la loyauté. C'est sur ce genre de desiderata qu'insistaient presque toutes les parénèses. Synésios indiquait à Arcadius, avec beaucoup de finesse, la route à suivre et celle à éviter ; il lui conseillait d'associer force et prudence, de se conduire en souverain, non en tyran, de rendre visite aux villes et aux provinces, d'écouter les doléances de son peuple, de donner gain de cause aux justes ; il lui demandait de réduire les impôts au minimum nécessaire, de les partager équitablement. L'auteur oppose le portrait du souverain idéal à l'image de la corruption des nobles et critique avec véhémence leurs abus. Synésios clôt son discours en s'adressant au roi : « soit philosophe, ce mot résume tout ce que j'ai dit », pensée qui reprend sans conteste l'idée de Platon que seul un philosophe est capable de régner.

Tout comme Synésios, Agapet recommandait, en s'adressant à Justinien la droiture ; il conseillait à l'empereur la vigilance, afin de faire régner la justice, afin que le navire de l'empire ne soit pas submergé par les vagues de l'injustice. Synésios désire un souverain, non pas un tyran. Agapet recommande à Justinien d'user avec douceur de l'autorité souveraine, d'être implacable envers l'ennemi, mais doux et bienfaisant envers ceux soumis à son autorité, etc. Il clôt ses chapitres parénétiques sur ces mots : « Donne-toi toujours la peine, o invincible empereur, de ne faire que du bien autour de toi ».

L'œuvre de Basile le Macédonien est un vade-mecum moral, qui s'occupe de l'enseignement et des devoirs des souverains. Dans le premier chapitre de sa parénèse il parle de la culture, comme du bien suprême de l'humanité, indispensable à tout citoyen et en premier lieu aux souverains.

⁴ Le byzantiniste allemand J. R. Asmus déclare que la philosophie de Synésios dérive de celle de Dion Chrysostome et en particulier de son discours *Du règne et de la tyrannie*. Cf. J. R. Asmus, *Synesios und Dio Chrysostomus*, BZ, IX, 1900, p. 85—151. Pour l'œuvre *Περὶ βασιλείας*, v. les p. 96—104. Chr. Lacombrade s'est aussi occupé de l'œuvre de Synésios. Il est d'accord que la thèse d'Asmus est juste, mais il est d'avis que Synésios, avec sa vaste culture, était capable de s'adresser directement aux œuvres des classiques de l'antiquité et qu'il n'était pas obligé de recourir au texte de Dion Chrysostome, cf. Christian Lacombrade, *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius*, Paris, 1951, p. 105. Le byzantiniste Vladimir Valdenberg s'est également occupé de la philosophie de Synésios, dans ses articles *Discours politiques de Thémistios dans leur rapport avec l'antiquité*, Byzantion, I, 1924, p. 558 et *La philosophie byzantine aux IV^e—V^e siècles*, Byzantion, IV, 1927—1928, p. 237—247.

Tout comme la disparition du soleil entraîne les ténèbres, le manque de culture abandonne l'esprit aux ténèbres.

Théophylacte à son tour, au début de sa parénèse, considère la culture comme le don le plus précieux qu'un professeur puisse offrir à ses élèves. Les biens matériels sont éphémères, ils sont soumis au vol, à l'incendie, à l'inondation, tandis que la culture demeure un trésor immortel de l'âme.

Il est donc incontestable que la plupart des parénèses avaient un fonds commun, qu'elles recommandaient aux souverains et à tous les mêmes préceptes d'ordre moral, sous telle ou telle forme, dans des chapitres plus ou moins nombreux et dont l'ordre était parfois modifié. Toutes ces œuvres abondent en conseils de nature éthique; elles représentent un guide excellent de comportement et de gouvernement pour le bonheur de tous. Elles ont été qualifiées d'«œuvres d'or», plus précieuses que l'or et très utiles. Toutes ont comme but d'inspirer aux souverains et aux autres des sentiments de justice, la douceur, l'égalité, l'amour de la patrie, du zèle pour le maintien de la liberté.

Dans ce qui suit nous ne nous proposons pas de montrer l'originalité des œuvres parénétiqes byzantines ou d'indiquer leurs modèles, ce qui, en partie, a été fait, mais bien leur utilité pour la société roumaine. C'est l'aspect parénétiq (original ou emprunté), moral et pédagogique qui nous intéresse; leur diffusion dans les pays roumains, l'importance que la société roumaine accordait à ce genre littéraire, soit sous sa forme grecque, soit par le truchement des versions roumaines traduites du grec.

Synésios. Le texte de la parénèse synésienne *Περὶ βασιλείας* se trouve dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine en 12 manuscrits. Une partie de ces textes sont en interprétation interlinéaire, d'autres — des traductions en néo-grec dues à Sevastos Kyminitis, à Daniel de Patmos, à Néophyte Cavsoalyvitis ou à des anonymes. Le *ms. grec 233*, f. 55—124, est une traduction anonyme en néo-grec. Le *ms. grec 242*, f. 225—282 est une traduction en néo-grec due à Néophyte Cavsoalyvitis, professeur à l'Académie princière de Bucarest. En ce qui concerne le *ms. grec 274*, f. 403—451, le copiste recommande d'accorder une attention toute particulière à ce discours car : ὡς ἀπὸ λειμῶνος εὐανθοῦς πολὺ δρέψει τὸ μέλι, τὴν φίλεργον μιμούμενος καὶ φιλόπονον μέλισσαν (f. 402). Le *ms. gr. 423*, f. 162—204, est une traduction en néo-grec due à Daniel, professeur à Patmos, et dont la suite est une interprétation de l'*Epistolaire* synésien due au même Daniel, ainsi que des *Σχόλια* à l'*Epistolaire*, œuvre de l'hiérodiaque Grégoire de Patmos. Le *ms. gr. 424*, f. 108—223, est une traduction en néo-grec due à un anonyme et qui est identique à celle du *ms. 233*. Le *ms. gr. 460*, f. 333—437, est une traduction psychagogique, non pas interlinéaire, les synonymes se suivant l'un l'autre. Par exemple : Ὡς αὐτοκράτωρ Ἀρκάδιε, βασιλεῦ, ἄρα, τάχα, ἄν, ἀνίσως, καὶ τις, τινάς etc. La notice suivante se trouve au début du manuscrit : Κωνσταντίνου Σούτζου πέφυκεν ἡ βίβλος αὕτη εἰς χρῆσιν Κωνσταντίνου καὶ τοῦ ἐκείνου φίλων, 1740 et à la fin : Ταύτη ἡ βίβλος πέφυκεν ἐμοῦ τοῦ Σκαρλάτου Σούτζου. Ce manuscrit a appartenu successivement aux membres de la famille Soutzo. Le *ms. gr. 517* commence par un texte d'interprétation interlinéaire pour devenir, à partir de la f. 58 — 116 une

traduction néo-grecque. Il s'agit, à notre avis, du plus ancien manuscrit du texte synésien se trouvant dans la Bibliothèque de l'Académie. La date de 1670, juin 7, se trouve en tête du manuscrit, celle de la fin, p. 116, est 1670, août 5. Il est donc certain que la traduction a été faite entre ces dates. Le *ms. gr. 557*, f. 195—200, est un résumé du discours, suivi par une traduction de 1700, en néo-grec, due à Sevastos Kyminitis, directeur de l'Académie princière de Bucarest; l'œuvre est dédiée au prince Constantin Brincoveanu. Le *ms. gr. 726*, f. 166—189, a appartenu à Grégoire Brincoveanu: à la f. 3 et à la fin du manuscrit se trouve un ex-libris avec son nom: Κτῆμα καὶ τόδε σύν τοῖς ἄλλοις Γρηγορίου Μπασαράμπα Μπραγκοβάνου, 1784, septembre 15. Le *ms. gr. 864*, f. 144—179, est une traduction néo-grecque d'un anonyme. Le *ms. gr. 1027*, f. 333—371, est une copie du texte en interprétation interlinéaire du *ms. 274*. Notons, pour finir, le *ms. gr. 1288*, f. 33—40, lequel comprend un texte dans une interprétation qui n'est pas interlinéaire, les synonymes se suivant l'un l'autre, mais différente de celle du manuscrit 460.

Le fait que l'œuvre de Synésios ait attiré l'attention à un si grand nombre de savants témoigne de sa large diffusion ainsi que de l'intérêt dont elle a joui dans les pays roumains. De nos jours encore, l'œuvre de Synésios a fait l'objet d'une thèse de licence à Bucarest⁵ et d'une thèse de doctorat à Paris⁶.

Agapet. La parénèse d'Agapet fait suite à celle de Synésios. Elle a été publiée pour la première fois en 1509 à Venise et porte un titre général et un titre qui représente le commencement du texte. Le titre d'ensemble est "Εκθεσις παραινετική Ἀγαπητοῦ διακόνου πρὸς Ἰουστινιανὸν τὸν καίσαρα, ἥτις παρ' Ἑλληνσι βασιλικὰ ὀνομάζεται σχέδη, suivi par celui en latin: *Opusculum Agapeti diaconi de officio regis ad Iustinianum Caesarem*; le titre intérieur est "Εκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν, σχεδιασθεῖσα παρὰ Ἀγαπητοῦ Διακόνου τῆς ἀγιωτάτης τοῦ Θεοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας ὧν ἡ ἀκροστιχὶς ὧδε πῶς ἔχει: Τῷ θειοτάτῳ καὶ εὐσεβεστάτῳ βασιλεῖ ἡμῶν Ἰουστινιανῷ, Ἀγαπητὸς ὁ ἐλάχιστος διάκονος. La traduction en langue latine⁷ fait suite au texte grec. Nous donnons les deux titres qui nous

⁵ Constantin Angelescu, *Studiu asupra lui Synesie...* (Etude sur Synésios), București, 1903.

⁶ Christian Lacombrade, *Synésios de Cyrène, hellène et chrétien*. Thèse pour le doctorat ès lettres, présentée à la Faculté de Lettres de l'Université de Paris, Paris, 1951 et *Le discours sur la royauté de Synésios de Cyrène à l'empereur Arcadius*, traduction nouvelle avec introduction, notes et commentaires. Thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, Paris, 1951. Lacombrade avait l'intention de donner une édition critique d'après les 16 manuscrits qu'il connaissait, mais qu'il n'a pas réussi d'avoir à sa disposition, ceux-ci se trouvant dans différentes bibliothèques; ainsi il a été empêché de mettre son plan en pratique. Même s'il l'avait fait, une édition critique limitée aux 16 manuscrits aurait été incomplète, les manuscrits étant de beaucoup plus nombreux. La Bibliothèque de l'Académie en possède 12. Les œuvres de Synésios ont suscité l'intérêt d'autres savants de l'Occident, dont nous nous limiterons à citer quelques-uns. P. Petau a édité à Paris, en 1612, les œuvres complètes de Synésios, avec une traduction latine. On connaît plusieurs éditions. Elles ont été reproduites dans PG (Περὶ βασιλείας, t.LXVI, col. 1053—1108). J. G. Krabinger a donné une édition critique *Synesii Cyrenaei orationes et homiliarum fragmenta ad codd. mss. fidem recognovit et annotationes criticas...*, Landshut, 1850 (Περὶ βασιλείας, p. 3—77). H. Druon, *Études sur la vie et les œuvres de Synésios*, Paris, 1859 et *Œuvres de Synésios*, Paris, 1878 (Περὶ βασιλείας, p. 97—119). R. Voekmann, *Synestus von Kyrene*, Berlin, 1869. Schmidt Carolus, *Synesti philosophumena eclectica*, Halle, 1889.

⁷ Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du XV^e et XVI^e siècles*, I, Paris, 1885, p. 95.

aideront à établir le prototype des copies grecques, ainsi que celui de la version roumaine.

C'est à l'occasion de l'accession de son élève Justinien au trône de Byzance, qu'Agapet a écrit son œuvre parénétique. Il a imité et même emprunté un nombre d'idées à ses prédécesseurs : Isocrate, Pseudo-Isocrate, Basile et Grégoire de Nazianze. Certains chapitres dérivent du fonds commun du roman *Barlaam et Joasaph* — œuvre elle aussi du genre Fürstenspiegel — ainsi qu'il a été prouvé par le byzantiniste Prächter⁸ qui trouve des similitudes entre Agapet et Pseudo-Basile le Macédonien, ainsi qu'entre Agapet et Théophylacte, archevêque de Bulgarie.

L'œuvre d'Agapet comprend 72 brefs chapitres de quelques lignes, comportant chacun un enseignement formulé d'une manière sentencieuse et rhétorique.

C'est grâce aux qualités morales de ces préceptes, ainsi qu'à la beauté du style d'orateur, que l'œuvre d'Agapet a joui d'une grande popularité et d'une large audience⁹. Depuis la première décade du XVI^e siècle et jusqu'à nos jours, l'œuvre d'Agapet est appréciée par les savants de l'Occident comme de l'Orient¹⁰.

Antonio Bellomo a publié au début de notre siècle un travail très documenté sur la parénèse d'Agapet : *Agapio diacono e la sua scheda regia*, Bari, 1906. Le byzantiniste italien étudie tous les aspects du problème. Il décrit et classifie 88 manuscrits (82 renferment le texte intégral et six — des fragments), soumet l'œuvre à une analyse littéraire et critique, prouve que le texte byzantin est apparenté à celui d'Isocrate et trouve des fragments des chapitres parénétiques d'Agapet semblables au roman de *Barlaam et Joasaph*¹¹. Bellomo essaye — sans convaincre les byzantinistes — de prouver que l'œuvre d'Agapet est antérieure au roman et que son auteur a imité Agapet. Quoiqu'il en soit, l'hypothèse que les deux auteurs se sont inspirés d'un même modèle, demeure plausible¹².

⁸ Karl Prächter, *Der Roman Barlaam und Joasaph in seinem Verhältniss zu Agapets Königsspiegel*, BZ, II, 1893, p. 444—460, cf. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*, München, 1897, p. 456.

⁹ Rudolf Vetschera, *Zur griechischen Paränese*, Smichow, 1912, p. 16.

¹⁰ L'œuvre d'Agapet a connu au XVI^e siècle environ vingt éditions, cf. Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 457. L'édition princeps a paru à Venise en 1509, avec une traduction latine. De nombreuses autres éditions ont paru, comme, par exemple, celle de Bâle, en 1518, 1521 et 1541, avec les fables d'Esope, celle de Leipzig de 1669, etc. Une traduction en néo-grec due à Serafim Pisidios a été publiée à Venise en 1782 dans le volume 'Η περιγραφή τῆς ἱερᾶς σεβασμίας καὶ βασιλικῆς μονῆς . . . κατὰ τὴν νῆσον Κύπρον, p. 89—107. Une autre édition est parue en 1816 avec la Vie et les fables d'Esope et la *Christoithie* d'Antoine Vyzantios. Il devient donc évident que même au XIX^e siècle l'œuvre d'Agapet était encore lue en même temps qu'une œuvre de bonne conduite comme la *Christoithie*. L'œuvre d'Agapet a été traduite dans les principales langues européennes et a été souvent réimprimée. La plus ancienne traduction en langue anglaise date de 1530, en italien de 1545, en français de 1563, en allemand de 1590, en espagnol de 1596. L'œuvre d'Agapet a été traduite en langue slave par Pierre Moghila et imprimée à Kiev, en 1628. V. Valdenberg a étudié les traductions d'Agapet en langue russe ainsi que l'influence de cette parénèse dans la pensée politique russe. Nous n'avons pas pu consulter ses articles, cf. BZ, XXIX, 1929, p. 89.

¹¹ La similitude entre l'œuvre d'Agapet et le roman de *Barlaam et Joasaph* a été signalée par Karl Prächter, v. note 8, cf. aussi Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 456.

¹² L'étude de Bellomo m'est restée inaccessible, cf. les comptes-rendus de Karl Prächter, BZ, XVII, 1908, p. 152—164 et Siméon Vailhé, EO, X, 1907, p. 173 et 179.

Le grand nombre de manuscrits de l'Ἐκθεσις κεφαλαίων παραινετικῶν se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (soit des copies du texte byzantin, soit le texte byzantin lui-même en traduction interlinéaire, ainsi que la traduction en langue roumaine) atteste la large diffusion de cette œuvre. Les douze manuscrits de l'Académie peuvent être groupés en quatre catégories :

1) La plupart sont en traduction interlinéaire, notamment le *ms. gr. 15*, f. 373—394¹³ ; le *ms. gr. 274*, f. 19—35 ; le *ms. gr. 316*, f. 166—171¹⁴ ; le *ms. gr. 322*, p. 1—31¹⁵ ; le *ms. gr. 406*, f. 2—19 ; le *ms. gr. 511*, p. 151—161¹⁶ ; le *ms. gr. 552*, f. 42¹⁷ ; le *ms. gr. 1202*, f. 20—50¹⁸.

2) Le *ms. gr. 1092* est une copie de l'original.

3) Le *ms. gr. 725*, f. 187—216, comporte le texte original d'Agapet, chaque chapitre ayant à la fin la traduction en néo-grec. Voilà un fragment de ce texte, que nous reproduisons comme modèle de la traduction en néo-grec : Ὡ βασιλεῦ ὡσάν ὁποῦ ἔχεις ὑψηλότερον ἀξίωμα ἀπὸ πάσαν ἄλλην ἀξιοματικὴν τιμὴν, τιμᾶς περισσότερον ἀπὸ ἄλλους τὸν Θεὸν (f. 187^v) ὁποῦ εἰς τοῦτο σὲ ἀξίωσε, διατὶ ὡσάν ὁμοιον τῆς οὐρανοῦ βασιλείας ἔδωκέ σου τὸ σκήπτρον τῆς ἐπιγείου δυναστείας διὰ νὰ μάθῃς τοὺς ἀνθρώπους νὰ φυλάτουν τὴν δικαιοσύνην...

4) Le *ms. gr. 577* est le texte de l'interprétation de Sévastos Kyminitis, directeur de l'Académie Princièrè de Bucarest. Les pages 3—14 représentent la dédicace de Kyminitis au prince de Valachie, Constantin Brîncoveanu ; les pages 15—18 sont la préface au lecteur ; les pages 19—24 Προοίμιον εἰς τὴν βίβλον signé : Ὁ ἐλάχιστος καὶ παραμικρότατος τῆς ὑμῶν ἐνδοξότητος Μπάρμπουλος, υἱὸς Ῥαδοῦλου μεγάλου στολνίκου τοῦ Ἡσβοράνου· Ἐν μηνὶ μαρτίου κη΄, αΨζ' (1707)¹⁹.

Afin de faire comprendre la manière d'interpréter du directeur de l'Académie, lequel, pour rendre le texte plus clair et plus instructif, l'amplifiait, notons le commencement du chapitre XVI du manuscrit grec 577, p. 55 : Ἑρμηνεία. Ὅτι δεῖ τὸν βασιλέα διατητὴν εἶναι πλουσίων καὶ πενήτων. Ἰατρὸς καὶ διαιτητῆς ἀναγκαῖος εἶναι τῆς πολιτικῆς ἀρρωστίας ὁ βασιλεὺς παρὰ Θεοῦ τεταγμένος. Πάσχουσι δὲ οἱ πολιτευόμενοι πάθη καὶ ἀρρωστήματα πολλὰ καὶ μεγάλα καὶ οἱ ἀδικοῦντες καὶ οἱ ἀδικούμενοι. Οἱ μὲν ἀδικοῦντες πάσχουν κατὰ τὴν ψυχὴν οἱ δὲ ἀδικούμενοι πάσχουν κατὰ τὸ σῶμα, διὸ καὶ λέγεται τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι μεῖζον κακόν. Πάσχουσι καὶ οἱ (p. 56) ἀνελεήμονες πλούσιοι ὡς ἀδικηταὶ καὶ αὐτοὶ καὶ κατέχοντες τὴν κυβέρνησιν

¹³ La fin manque, le manuscrit a été écrit en 1788—1789.

¹⁴ Le manuscrit ne contient qu'un fragment ; le texte commence avec le chapitre V, la fin manque.

¹⁵ Le manuscrit contient à la fin, p. 459, l'ex-libris suivant : Καὶ τόδε ὑπάρχει Ἀνδρέου Εὐσταθίου Σουγδουρῆ.

¹⁶ Seulement un fragment. Une page en interprétation interlinéaire, le reste est une copie du texte byzantin.

¹⁷ Seulement les premiers neuf chapitres ; en partie une traduction interlinéaire.

¹⁸ Manque la feuille avec le premier chapitre.

¹⁹ Le manuscrit de Izvoranu a passé par plusieurs mains, preuve de la large audience du texte grec parmi les savants roumains. Sur la couverture du manuscrit se trouve une notice en langue grecque où il est dit que le manuscrit a été acheté par le fils de Dobrin ; sur la f. 1 une autre notice en langue roumaine de Grigore le barbier qui a acheté le manuscrit le 25 octobre 1712. Ces notices mettent en lumière un fait important : le texte parénétique d'Agapet n'était pas lu exclusivement par l'aristocratie roumaine, mais également par des gens appartenant à d'autres couches de la société roumaine.

τῶν πενήτων. Πάσχουσι καὶ οἱ πένητες ὡς ἀδικούμενοι ὑπὸ τῶν πλουσίων. Ἀνάγκη ἔχει λοιπὸν ὁ κοινὸς ἰατρὸς νὰ θεραπεύσῃ τὰ τοιαῦτα νοσήματα καὶ πάθη τῆς πολιτείας...

Le ms. gr. 1224, f. 172—203 est une copie incomplète — y manquent le début et la fin — du texte de l'interprétation de Kyminitis.

Dans la Préface-dédicace à Brincoveanu, Kyminitis souligne l'importance de l'œuvre et l'utilité que les souverains peuvent en tirer de sa lecture, tenant compte du fait que cette œuvre ne s'adresse pas à un quelconque jeune roi sans expérience, mais au grand Justinien. Il ajoute également qu'il a traduit cette œuvre en néo-grec pour la rendre plus utile, pour éclairer les lecteurs, en premier lieu les chefs d'État appelés à gouverner leur pays pour le bonheur des peuples.

Hormis les manuscrits signalés plus haut, d'autres manuscrits conservés à présent dans des bibliothèques étrangères ont été connus d'abord dans les pays roumains. Par exemple, le manuscrit qui se trouvait dans la bibliothèque des Mavrocordato du monastère de Văcărești²⁰, qui s'est perdu. Un autre, notamment le texte de Kyminitis avec sa dédicace à Brincoveanu, ayant appartenu à Constantin Cantacuzino²¹, se trouve aujourd'hui dans la Bibliothèque impériale de Vienne²². Une autre copie de 1700 d'après la traduction de Kyminitis, due à l'hiéromoine supérieur du monastère de Saint-Sabbas de Bucarest, se trouve aujourd'hui à la bibliothèque du Métoche du Saint-Sépulcre²³.

Cette parénèse, diffusée et étudiée en langue grecque, a été, comme nous le verrons plus loin, également traduite en langue roumaine.

Basile I^{er} le Macédonien. Un autre byzantin, auteur d'une parénèse, imitant les œuvres isocratiques ou pseudo-isocratiques ainsi que celle d'Agapet²⁴, est Basile I^{er} le Macédonien ou Pseudo-Basile²⁵: Βασιλείου τοῦ Ῥωμαίων βασιλέως κεφάλαια παραινετικά 66 πρὸς τὸν ἑαυτοῦ υἱὸν Λέοντα ayant l'acrostiche: Βασίλειος ἐν Χριστῷ βασιλεὺς Ῥωμαίων Λέοντι τῷ πεποθημένῳ υἱῷ καὶ συμβασιλεῖ. Dans son ample étude: *Basile I^{er} empereur de Byzance (867—886) et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, Paris, 1908, A. Vogt développe les aspects de la civilisation de Byzance à l'époque de Basile I^{er}. A l'égard de Krumbacher, Vogt compare l'empereur byzantin à Napoléon, indique les aspects positifs de la civilisation due à l'empereur. Ce basileus réfléchi, désireux de faire maintenir l'épanouissement de Byzance sous le règne de son fils comme de son corégent Léon, a écrit ou a ordonné à quelqu'un d'autre d'écrire

²⁰ Cf. N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut* (L'exemple des bons princes de jadis), AAR, s. II, section histoire, XXXVII, 1914, p. 94, n° 108.

²¹ Corneliu Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român Constantin Cantacuzino stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain, Constantin Cantacuzino le stolnic), București, 1967, p. 155, n. 120.

²² N. Iorga, *Manuscrise din biblioteci străine relative la istoria românilor* (Manuscrits se trouvant dans des bibliothèques étrangères, concernant l'histoire des Roumains), AAR, s. II, section histoire, XX, 1898, p. 39—43.

²³ A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, Petersburg, 1915, t. V, p. 224—225, ms. 672.

²⁴ « Basillios im wesentlichen dem Fürstenspiegel des Agapetos folgte », cf. Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 57—458 et 461.

²⁵ Leo Sternf., *Analecta Photiana*, attribue sans réserve l'œuvre dont nous nous occupons au patriarche Photios, cf. Karl Krumbacher, *op. cit.*, p. 458.

les 66 chapitres parénétiques où il donne à son fils de nombreux conseils utiles quant au maintien et à la prospérité de l'Etat ainsi qu'au bien-être de ses sujets ²⁶.

Kurt Emminger est l'auteur de trois excellentes études sur les œuvres parénétiques : *Studien zu den griechischen Fürstenspiegeln*, I. Zum 'Ανδρικός βασιλικός des Nikephoros Blemmydes, München, 1906 ; II. Die spätmittelalterliche Übersetzung der Demonicea ; III. Βασιλείου κεφάλαια παραινετικά, München, 1913 ²⁷. L'auteur a élaboré son étude de l'œuvre de Basile I^{er} le Macédonien comme résultat d'une recherche très minutieuse. Il s'occupe en premier lieu de la filiation des textes, en utilisant 25 manuscrits, il trouve les sources d'inspiration de l'auteur (p. 47), adopte l'opinion de Krumbacher et de Prächter que l'auteur ne peut pas être l'empereur même, mais bien un homme d'église vivant à sa cour (p. 49). Emminger donne également une édition critique du texte (p. 50—73).

Constantin Brincoveanu, grand amateur de culture, s'intéressait entre autres, aussi au genre parénétique. Stimulé par le prince, Chrysanthé Notaras, futur Patriarche de Jérusalem, a traduit en néo-grec les chapitres parénétiques attribués à Basile le Macédonien. L'original et la traduction ont été imprimés en 1691 à Bucarest ²⁸, aux frais du prince. Nous ne savons pas si la traduction en néo-grec de 1697 des œuvres du genre parénétique dues à Jean Comnène, notamment : 'Αποφθέγματα βασιλέων, στρατηγῶν πάνυ βιωφελῇ ainsi que 'Αποφθέγματα φιλοσόφων τε καὶ ῥητόρων ὠφελιμώτατα dédiées à Constantin Brincoveanu ²⁹ sont également dues à l'initiative du prince.

Se rapportant à l'édition de 1691 de la parénèse de Pseudo-Basile, Al. Duțu affirme : « Point n'est besoin de commenter le fait que les œuvres que nous citerons sont, à de rares exceptions près, demeurées à l'état de manuscrits... c'est en 1691 que fut imprimée pour la première fois une œuvre de ce genre » ³⁰. Nous ne partageons pas l'avis de Al. Duțu. Dans notre livre sur les Académies Princières de Bucarest et de Jassy, ainsi que dans la présente étude nous prouvons qu'à partir de 1500 et jusqu'à nos jours, des dizaines d'éditions d'œuvres de ce genre ont paru, en grec et en d'autres langues. Nous avons montré plus haut (note 26) que même l'œuvre de Pseudo-Basile, dont Al. Duțu affirme qu'elle a été imprimée pour la première fois en 1691, avait été imprimée et réimprimée à partir de 1584, sinon encore plus tôt ³¹. Nous ne sommes pas non plus d'accord avec l'opinion de Al. Duțu que la traduction de Chrysanthé Notaras du texte de Pseudo-Basile est « sollicitée par le voïvode moins par désir d'avoir à sa disposition les conseils d'un prédécesseur... que pour inscrire

²⁶ Le texte byzantin de la parénèse de Pseudo-Basile a été édité par Morel avec une traduction latine, Paris, 1584 ; il a été réimprimé par Dransfeld, Göttingen, 1674. Il a été traduit en langue française par David-Placide Porcheron, qui l'a publié en 1690 avec une autre œuvre du même genre : *Maximes pour l'éducation d'un jeune seigneur*.

²⁷ C'est à Kurt Emminger que nous devons l'étude *Ps.-Isocrates Πρὸς Δημόδικον* (Extrait du « Jahrbuch für Klassische Philologie », Suppl., vol. XXVII).

²⁸ Le livre est décrit par Emile Legrand, *Bibliographie hellénique du XVII^e siècle*, t. III, 1895, p. 5 et Ion Bianu et Nerva Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), vol. I, București, 1903, p. 324—326, n° 93.

²⁹ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, ms. gr. 1044. Nous reviendrons sur ces textes.

³⁰ Al. Duțu, « *Le miroir des princes* » dans la culture roumaine, RESEE, VI, 1968, 3, p. 442.

³¹ Pour les éditions et les traductions des parénèses d'Agapet, v. note 10.

au nombre des livres imprimés sous son patronage généreux et évidemment ostentatoire un corpus des normes éthiques et didactiques capable de manifester son autorité sur ce plan également » ³². D'ailleurs, à la page 445, Al. Duțu lui-même soutient le contraire de ce qu'il avait affirmé à la page 442 : « Quels autres conseils ce monarque pourrait-il quêter pour lui-même que ceux fournis par le « diacre Agapet au grand empereur Justinien » comme le déclaraient les frères Greceanu ou ceux rédigés par le patriarche Photius au nom de Basile le Macédonien ? Brancovan, du reste, qui avait appuyé l'impression de l'édition de Chrysanthé Notaras, éprouva le besoin d'en avoir un exemplaire en roumain pour son usage personnel ».

Théophylacte, archevêque de Bulgarie. Le dernier auteur dont nous étudions l'œuvre parénétique est Théophylacte de Bulgarie, qui écrit également pour un prince. Le titre de l'édition gréco-latine de 1651 est le suivant : Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Θεοφυλάκτου, ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας Παιδεία βασιλική. Le titre latin est : *S. Patris nostri Theophylacti archiepiscopi Bulgariae Institutio regia ad Porphyrogenitum Constantinum. Interprete Petro Possino*, Paris, 1651. D'autres éditions sont également parues.

La parénèse de Théophylacte était adressée à Constantin le Porphyrogénète, au début de son règne, quand il manquait encore d'expérience. Il exhorte son élève à la morale, à un juste gouvernement, à un comportement équitable envers ses sujets, etc.

Ainsi que nous l'avons affirmé plus haut, toutes les œuvres parénétiques se ressemblent, s'occupent des mêmes problèmes, sont évidemment liées les unes aux autres. L'archevêque de Bulgarie suit la même route ; il emprunte la pensée des auteurs classiques et byzantins : Xénophon, Platon, Polybe, Synésios ; il imite surtout Dion Chrysostome et Thémistios tout en transformant leurs idées, les exprimant sous une autre forme ³³.

Dans son article *Antike Quellen des Theophylaktos von Bulgarien* ³⁴, Karl Prächter range sur deux colonnes les emprunts que Théophylacte a fait de Thémistios et surtout de Dion Chrysostome. Si les auteurs byzantins avaient offerts à leurs souverains — Arcadius, Justinien, Léon et Constantin le Porphyrogénète — chacun une seule parénèse, pour le prince Constantin Brîncoveanu Sévastos Kyminitis a traduit et interprété en néo-grec plusieurs œuvres de ce genre, comme celle d'Aristote Περί ἀρετῶν καὶ κακιῶν, le discours d'Isocrate Πρὸς Νικοκλέα περὶ βασιλείας et de Pseudo-Isocrate Πρὸς Δημόνικον, le discours de Synésios Περί βασιλείας, l'œuvre d'Agapet Κεφάλαια παραινετικά et celle de Théophylacte Παιδεία βασιλική. Parmi les œuvres offertes à Brîncoveanu il manque Κεφάλαια παραινετικά de Basile I^{er} le Macédonien que le prince possédait déjà dans la traduction de Chrysanthé Notaras.

Dans la Préface-dédicace de la traduction de Théophylacte (*ms. gr. 557* de la Bibliothèque de l'Académie, f. 281—288), Kyminitis fait l'éloge de cette œuvre. Il s'agit, dit-il, d'une œuvre parénétique et pédagogique érudite et très utile ; il l'offre avec la conviction que le prince

³² Al. Duțu, *Le miroir...*, p. 442—443.

³³ K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 463—464.

³⁴ Cf. BZ, I, 1892, p. 339—414.

pourra en tirer quelques sages conseils, considérant que ce genre d'œuvres, soigneusement élaborées par des professeurs compétents, est toujours profitable aux souverains. N'ayant pas quelque chose de meilleur à sa disposition, Kyminitis offre au prince les œuvres parénétiques, ainsi que l'a fait « la veuve avec son denier », afin que celui-ci les lise, autant pour apprendre que pour son propre plaisir.

Dans la préface au lecteur (f. 289—299), Kyminitis attire l'attention sur le fait que les conseils de Théophylacte à l'empereur Constantin peuvent être utiles, à quelques modifications près, à tout le monde, sans distinction d'âge ou de rang. Car, dit-il, sagesse et vertu donnent de l'éclat à tous, elles sont la source de toute bonne action. La dignité impériale sans les vertus impériales attire la honte et le déshonneur de l'empereur. Les choses se passent de la même manière pour les communs mortels, le nom et la dignité de l'homme non accompagnés de vertus attirent la honte et le déshonneur de cet homme. L'empereur sera loué pour ses vertus et non pas pour son éclat impérial. Ceci est également valable pour les communs mortels, chacun est loué pour ses vertus et non pas pour sa parure extérieure. Kyminitis continue sur le même ton et achève comme suit : cette parénèse impériale est valable pour tous ³⁵.

Les parénèses enseignées dans les Académies Princières. Les parénèses mentionnées plus haut ont joui d'une large diffusion dans les Principautés Roumaines. Ceci est du aussi au fait qu'elles ont été imposées ³⁶ dès le début du XVIII^e siècle ³⁷ comme manuels d'enseignement dans les Académies Princières ³⁸. Les princes phanariotes appréciaient ce genre littéraire ; ils en encourageaient la création ou l'actualisation des textes anciens. C'était pour enseigner à leurs fils à régner selon la morale et la justice qu'ils leur offraient des traités byzantins du genre parénétique. Et ceci explique pourquoi tout le long du XVIII^e siècle plusieurs professeurs ont enseigné et interprété dans les Académies Princières la littérature parénétique. Ainsi, Sévastos Kyminitis a enseigné les *Discours* d'Isocrate et de Pseudo-Isocrate, les œuvres de Synésios, d'Agapet, de Pseudo-Basile le Macédonien, de Théophylacte. Théodore de Tîrnovo, Néophyte Căvsocalyvită et Lambros Fotiadis ont également enseigné le discours de Synésios. La parénèse de Pseudo-Basile a été paraphrasée et enseignée par Théodore de Dristra, par Cyrille Lavriotis et par d'autres.

³⁵ La traduction et l'interprétation de l'œuvre de Théophylacte par Kyminitis ont circulé en plusieurs copies. En dehors de l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Académie (*ms. gr. 557*), une copie se trouvait dans la Bibliothèque des Mavrocordato, au monastère de Văcărești (cf. le catalogue de la bibliothèque dans le *ms. roum. 603*, f. 291^v, de la Bibliothèque de l'Académie). D'autres copies : *mss. gr. 95, 299 et 672* se trouvaient en Roumanie, elles se trouvent de nos jours dans la Bibliothèque du Météoché du Saint Sépulcre (cf. A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, vol. IV, p. 98 et 270 et vol. V, p. 225).

³⁶ Cf. Bibliothèque de l'Académie, paquet DCLXXVII/19 ; Hurmuzaki, *Documente*, vol. XIV/1, p. 392—394 et Emile Legrand, *Recueil de documents grecs*, Paris, 1895, p. 79—81 (Bibliothèque grecque vulgaire, vol. VII).

³⁷ Même au milieu du XIX^e siècle les parénèses continuaient à être étudiées dans les écoles. L'œuvre de Basile le Macédonien a été imprimée à Athènes en 1847 ; un ordre du Ministère de l'Instruction Publique recommandait que cette œuvre, riche en idées morales, soit introduite dans les écoles comme manuel didactique.

³⁸ Il ne nous paraît pas probable que parmi les œuvres parénétiques qu'on enseignait dans les Académies Princières au XVIII^e siècle se trouvait aussi le *Théâtre politique* de Marlianus dans la traduction de Ioan Avramie, ainsi que l'affirme Al. Duțu, cf. *Le miroir...*, p. 466.

Les professeurs de l'Académie appréciaient particulièrement les œuvres parénétiques, qu'ils interprétaient devant leurs élèves selon la méthode psychagogique, ou bien en les traduisant et en les enseignant en néo-grec, comme il est prouvé par les manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

La plupart de ces œuvres byzantines étaient souvent rassemblées ; elles se trouvent dans les mêmes manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine ou bien dans des bibliothèques étrangères. Ainsi le *ms. gr. 274* de la Bibliothèque de l'Académie contient en traduction interlinéaire — preuve qu'il s'agit de textes didactiques — les discours *Πρὸς Δημόνικον* et *Πρὸς Νικοκλέα*, "Εκθειςις κεφαλαίων d'Agapet, les chapitres parénétiques de l'archevêque Neilos, le discours de Synésios *Περὶ βασιλείας*, la Christoïthie d'Antoine Vyzantios et quelques discours parénétiques de Basile archevêque de Cappadoce. Le *ms. 96* de la bibliothèque hiérosolymitaine contient les œuvres parénétiques de Phocylidès, de Pitagora, de Synésios, d'Agapet, de Pseudo-Basile le Macédonien, de Théophylacte, archevêque de Bulgarie ³⁹.

Comme nous l'avons déjà dit, les cours des Académies Princières ont facilité la pénétration de la littérature parénétique en langue grecque dans la société roumaine. Nous avons des preuves que ce genre de littérature a été connu par les savants roumains, étudié et cité d'après les textes grecs. Il est certain, par exemple, que les frères Șerban et Radu Greceanu lesquels, dans leur *Préface aux Mărgăritare* (Perles) de saint Jean Chrysostôme, œuvre traduite et interprétée par leurs soins en 1691, citent des passages du premier chapitre d'Agapet et du premier chapitre de Basile le Macédonien, connaissaient ces textes dans leur version en langue grecque et que ce sont les textes grecs qu'ils ont traduits et reproduits et non pas une plus ancienne version roumaine. Ceci est incontestable ; aucune version roumaine de la parénèse de Pseudo-Basile, ainsi que nous le prouverons plus loin, ne commence d'une manière identique au texte des frères Greceanu ⁴⁰.

Le savant roumain Nicolae Milescu, dans son *Introduction au Chres-mologhion* édité en langue russe, cite la parénèse de Pseudo-Basile ⁴¹. Or Milescu avait étudié à l'Académie de Constantinople, sa culture était grecque, il est donc indubitable qu'il a connu la parénèse dans sa version grecque.

Théodose, Métropolite de Valachie, commence sa Préface-dédicace à Constantin Brîncoveanu, au *Ménée* édité en 1698, par une citation du discours de Synésios *Περὶ βασιλείας*. Comme ce discours n'a pas été traduit en roumain, il est certain que Théodose a étudié la parénèse d'après l'original byzantin. Le fait même que les parénèses ont été traduites du grec en roumain est une preuve de plus que ces textes ont été diffusés dans les pays roumains d'abord en grec et puis en roumain, car si ces œuvres n'avaient pas été lues et appréciées d'abord en grec, elles n'auraient pas été traduites.

³⁹ A. Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη*, vol. V, p. 384—385.

⁴⁰ La préface des *Mărgăritare* est reproduite dans I. Blănu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche*, I, București, 1903, p. 316—319.

⁴¹ Cf. *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), I, București, 1964, p. 464.

Les parénèses traduites en roumain. A l'aide des connaisseurs de la langue grecque, deux des parénèses byzantines, notamment celles d'Agapet et de Pseudo-Basile ont été traduites en roumain. Les versions roumaines se trouvent dans plusieurs manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie. L'œuvre d'Agapet, par exemple, se trouve dans les manuscrits roumains 1788, f. 66—79 et 3190, f. 258—269^v de l'Académie. Les deux textes roumains représentent la même version, les différences insignifiantes étant certainement dues au copiste. Le texte roumain de l'œuvre d'Agapet est une traduction d'après l'original byzantin — comme nous avons pu le constater en comparant les textes — et non pas d'après les versions néo-grecques de Kyminitis ou de l'anonyme du *ms. gr. 725* (Bibliothèque de l'Académie); certainement pas d'après un texte slave comme Al. Duțu est tenté de le croire⁴². Il est difficile d'admettre que l'œuvre d'Agapet a pénétré dans les pays roumains par un intermédiaire slave alors que le texte grec se répandait dès l'année 1707 dans la société roumaine par l'intermédiaire de ceux qui l'étudiaient et l'interprétaient dans les Académies Princières. La large diffusion du texte grec dans les pays roumains est également prouvée par les nombreuses copies de ce texte. Rien qu'à la Bibliothèque de l'Académie se trouvent 12 manuscrits, tandis que d'autres copies élaborées ici se trouvent à présent dans les fonds des bibliothèques étrangères. Les ex-libris des textes grecs prouvent que la version grecque de la parénèse d'Agapet a été lue par Constantin Cantacuzino, Barbu Izvoranu, Dobrin, Grigore le barbier, Constantin Rosetti, Cezar Bolliac, e.a.

Pour prouver que la version roumaine a été faite d'après le texte grec nous les mettons en parallèle :

A g a p e t, c h a p. X

Texte grec, éd. Leipzig, 1669, p. 28

“Ὡσπερ ἐπὶ τῶν πλεόντων, ὅταν μὲν ὁ ναύτης σφάλει, μικρὸν φέρει τοῖς συμπλέουσι βλάβην, ὅταν ὁμως αὐτὸς ὁ κυβερνήτης, παντὸς ἐργάζεται τοῦ πλοίου ἀπώλειαν...

Texte roumain, *ms. 1788*, f. 68

Cum iaste și la cei ce umblă cu corăbiiile că dacă greșaste vislarul puțină străcăciune aduce celor ce sint în corabie, iar cînd greșaste însuși cîrmaciul el face pereciune a toată corabia...⁴³

(« Comme il arrive avec ceux qui naviguent, car si le rameur fait une erreur il s'ensuit quelques dégâts pour les voyageurs, mais si le timonier fait une erreur tout est perdu sur le navire »).

C'est la parénèse byzantine de Pseudo-Basile le Macédonien, soit dans la version grecque, soit dans la traduction roumaine, qui a été la plus largement répandue dans les pays roumains. L'impression en 1691 à Bucarest du texte byzantin et néo-grec a beaucoup aidé à cette diffusion dans la société roumaine. La traduction en roumain a été également très répandue. Ainsi que nous le verrons plus loin, il y a une version roumaine d'après le texte byzantin, laquelle, grâce au fait d'avoir été attachée à

⁴² Al. Duțu, *Le miroir...*, p. 445.

⁴³ Le même texte dans le *ms. roum. 3190*, f. 259^v (Bibliothèque de l'Académie).

la fin des *Chronographes* de type Danovici, a pu circuler à travers le pays avec les gros volumes de l'histoire universelle⁴⁴.

Dans son ouvrage, *Coordonate ale culturii românești în secolul al XVIII-lea*, Bucarest, 1968 (p. 55), Al. Duțu affirme que les Conseils de Basile le Macédonien ont été traduits du slavon au cours du XVII^e siècle pour être reproduits en néo-grec dans la version publiée par Chrysanthé Notaras (« au fost traduse din slavă în secolul XVII, pentru a fi redată în neogreacă în versiunea publicată de Hrisant Notaras »). Cette phrase n'est pas claire. Il est probable que l'auteur considère que la parénèse de Basile a été traduite en roumain d'après un texte slave et du roumain en néo-grec. Ainsi que nous aurons l'occasion de le montrer plus loin, ils existent des textes roumains traduits d'après la version byzantine, d'autres d'après celle néo-grecque de Chrysanthé (laquelle reproduit indubitablement la version byzantine); en ce qui concerne une version roumaine d'après un texte slavon nous pouvons l'admettre pour un seul manuscrit.

Les 19 manuscrits en langue roumaine que nous avons étudiés peuvent être répartis en deux groupes auxquels s'ajoutent quelques textes isolés. Les manuscrits 1313, 1788, 1805 et 3190 peuvent être rangés en un seul groupe. Le manuscrit 1313 est plus récent (1825); le manuscrit 1788 date du XVIII^e siècle, le 1805 paraît dater de la fin du XVII^e.

Tous ces manuscrits sont des traductions d'après la version néo-grecque de Chrysanthé Notaras. On peut donc affirmer que la version roumaine se trouvant dans les manuscrits cités est postérieure à 1691.

Voilà la preuve de notre assertion :

Version de Chrysanthé Notaras.

Ἡ παιδευσὶς καὶ ἡ μάθησις εἶναι εἰς τὴν
ζωὴν τῶν ἀνθρώπων ἓνα πρᾶγμα ὠφελέστατον
καὶ σπουδαιότατον, ὅχι μόνον εἰς τοὺς ἰδιώτας
καὶ κοινοὺς, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτοὺς τοὺς ἰδίους
βασιλεῖς...

Version roumaine, ms. roum. 1805, f. 2^v

Învățătura și știința iaste în viața omului
un lucru foarte de folos nu numai la cei proști
și de obște ce tocmai și la împărați...

(« L'étude et la science sont choses extrêmement utiles non seulement aux gens simples, mais à tout le monde, aux empereurs aussi... »).

Un second groupe de manuscrits du texte parénétique de Pseudo-Basile en roumain est celui ajouté à la fin des *Chronographes*, comme par exemple le *ms. roum. 86*, f. 436^r (XVIII^e siècle, provenant de la bibliothèque de l'église du Șchei, Brașov); le *ms. roum. 108*, f. 425 (écrit en 1707, de la même provenance); le *ms. roum. 772*, f. 686 (XVIII^e siècle); le *ms. roum. 1469*, f. 409^v (écrit en 1732 au monastère de Neamțu); le *ms. roum. 1921*, f. 533^v (XVIII^e siècle, provenant du monastère de Cernica); le *ms. roum. 1926* (XVIII^e siècle, même provenance); le *ms. roum. 2583*, f. 479 (XVIII^e siècle); le *ms. roum. 2609*, f. 490 (XVIII^e siècle); le *ms. roum. 2757*, f. 501 (XVIII^e siècle); le *ms. roum. 3517*, f. 592 (XVII^e siècle); le *ms. roum. 4243*, f. 484^v (XVIII^e siècle).

⁴⁴ Cf. D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), București, 1939, p. 96. Une excellente étude sur les *Chronographes* est celui de Iulian Ștefănescu, *Cronografele românești de tipul Danovici* (Les chronographes roumains de type Danovici), RIR, IX, 1939, p. 1—77.

Tous ces textes sont une version d'après le texte byzantin avec certaines différences insignifiantes de l'un à l'autre, dues certainement aux copistes.

Ms. roum. 2338, f. 90 (XVIII^e siècle, provient du monastère de Ghighiu, Ploiești). Il s'agit d'une version légèrement amplifiée d'après le texte néo-grec. Ces amplifications sont soit l'œuvre du copiste, soit dues au fait que le traducteur a utilisé un texte suivi de commentaires.

Ms. roum. 2352, f. 27, provient toujours de Ghighiu. Au début du texte il est dit que la parénèse de Pseudo-Basile a été traduite du grec en slavon et imprimée en 1638, sans préciser si le texte roumain est une version du slavon. La comparaison de la version roumaine avec le texte byzantin et néo-grec ne nous a pas permis d'en établir le prototype. Le texte roumain est très sommaire. Il est en tout cas plus proche du texte byzantin que du néo-grec. Dans le texte byzantin il est dit que l'étude est utile οὐ μόνον βασιλεῦσιν, ἀλλὰ καὶ ἰδιώταις, tandis que dans le néo-grec il est dit : l'étude est utile ὅχι μόνον εἰς τοὺς ἰδιώτας καὶ κοινούς, ἀλλὰ καὶ εἰς αὐτοὺς τοὺς ἰδίους βασιλεῖς et le texte roumain dit : « iaste un lucru oarecare învățătura foarte folositoriu de viață încă nu numai împăraților și domnilor și boiarilor ce a tot creștinul blagocestiv » (l'étude est très utile non seulement pour la vie des empereurs, des princes, des nobles, mais également pour celle de tout croyant fidèle). Nous sommes d'avis que les mots *domnilor și boiarilor* (princes et nobles) ont été ajouté soit par le traducteur, soit par le copiste avec l'intention de l'adapter aux conditions sociales des pays roumains. Il est possible qu'il s'agisse dans ce cas d'une traduction d'après un texte slave. Si la comparaison avec un texte slave — ce qui ne nous a pas été loisible de faire — ne prouverait pas la dépendance de la version roumaine d'une version slave, nous devons admettre qu'il s'agit d'une version roumaine indépendante des autres, rédigée d'après le texte byzantin.

Ms. roum. 6055, f. 1—20^v, ne contient que quelques chapitres. C'est une version indépendante et différente des autres.

Ms. roum. 2102, f. 402^r est également un texte différent ; il s'agit d'une traduction amplifiée. Il est possible que le traducteur ait utilisé un texte à commentaires, ce qui expliquerait l'amplification ; sinon, il est à supposer qu'il se soit permis d'ajouter lui-même quelques commentaires. Cette dernière alternative nous paraît la plus vraisemblable, car dans ce manuscrit Basile le Macédonien s'adresse non pas à son fils, mais bien à ses fils (f. 402^r), ce qu'on ne trouve ni dans le texte grec original, ni dans les autres versions roumaines : « Ces conseils et cet ordre je les donne d'abord à vous, ô mes très chers fils spirituels. Les recevant aimez-les comme on aime une fidèle épouse qui désire votre bonheur. Car ces choses embellissent votre nation et vous font acquérir un renom honoré et loué par tous ».

Il est donc évident, du fait des nombreuses traductions et copies, que c'est la parénèse de Basile le Macédonien qui a eu la plus large diffusion dans les pays roumains.

Parénèses élaborées dans les pays roumains. Étudiées et traduites, les parénèses byzantines ont aussi été imitées ; on en a élaboré dans les pays roumains quelques-unes en langue néo-grecque d'après les modèles byzantins. Ainsi celle due au fameux prélat Mathieu des Myres, *Conseils*

à *Alexandre Iliș* quand il était prince régnant (1616—1618). Cette parénèse nous offre une image fidèle de la culture roumaine au commencement du XVII^e siècle. L'auteur suggère au prince d'organiser des écoles, d'aider les élèves pauvres, d'engager des professeurs pour répandre la science, d'être équitable et de juger, selon le cas, soit d'après les lois impériales soit d'après celles du pays, de respecter les engagements, d'être sobre, de ne pas devenir usurpateur, de ne pas convoiter le bien des autres, etc.⁴⁵ Tous ces conseils n'étaient pas l'œuvre de Mathieu des Myres, mais bien des préceptes courants provenant de ses prédécesseurs et évidemment utiles à leur destinataire.

Une autre parénèse, toujours en néo-grec, du commencement du XVIII^e siècle, est due à Antim Ivireanu, Métropolitain de Valachie; elle est adressée au prince Ștefan Cantacuzino : Νουθεσίαι χριστιανικοπολιτικαὶ πρὸς τὸν εὐσεβέστατον καὶ ὑψηλότατον αὐθέντην καὶ ἡγεμόνα πάσης Οὐγγροβλαχίας κύριον κύριον Ἰωάννην Στέρφανον Καντακουζηνόν..., Bucarest, 1715.

Il s'agit d'un choix de conseils, glanés des œuvres parénétiques d'Agapet et de Pseudo-Basile le Macédonien. Dans son Introduction, l'auteur reconnaît d'avoir recueilli les préceptes des anciens sages, qu'il a choisis ceux qui pouvaient aider à un juste gouvernement du pays; l'auteur exhorte le prince de les lire avec patience, car, dit-il, ils lui seront certainement très profitables. Pour être plus facilement appris par cœur, l'auteur les a écrits en vers, d'ailleurs plutôt médiocres, sans valeur poétique. D'après ses prédécesseurs, Antim répète des lieux communs, tels que : il se doit au prince d'être doux, juste, pitoyable, d'éviter les flatteurs, etc. Les vers du début reproduisent le premier chapitre d'Agapet, auteur auquel Antim emprunte un grand nombre de préceptes; il s'inspire également de Pseudo-Basile le Macédonien.

On affirme que le livre d'Antim « resta sans lendemain; il ne fut ni réédité ni traduit en roumain » et l'on considère que, à cette époque de lutte pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale, c'étaient les recherches historiques qui se trouvaient être en première ligne d'importance, ceci ayant en vue les luttes pour l'indépendance nationale et pour la justice sociale⁴⁶. Si ceci était vrai, pourquoi aurait-on traduit, deux ans auparavant, en 1713, du grec en roumain, un livre comme *Les dits des philosophes*? La situation avait-elle changé après 1715 quand on traduit toute une série de livres du grec en roumain? D'ailleurs le livre d'Antim a également obtenu son vêtement roumain. Traduit par Constantin Erbicéanu, il a été publié dans la revue « Biserica Ortodoxă Română », XIV (1890—1891), p. 233—255. Le traducteur déclare avoir traduit cette œuvre en roumain « afin qu'elle puisse être lue et connue par tout le monde ». Voilà donc souligné l'intérêt du livre, même à la fin du XIX^e siècle.

⁴⁵ Des détails sur la parénèse de Mathieu, dans D. Russo, *op. cit.*, p. 165—166, où se trouvent mentionnées également les éditions de la *Chronique* du Métropolitain avec laquelle la parénèse a été publiée. Les traductions roumaines sont également mentionnées. Cf. aussi Dan Simonescu, *Le chroniqueur Mathieu de Myre et une traduction ignorée de son « Histoire »*, RESEE, IV, 1966, 1—2, p. 85—86.

⁴⁶ Al. Dușu, *Le miroir...*, p. 460.

Azarie Tzigala, professeur des fils d'Antioche Cantemir et de ceux de Michel Racoviță, a lui aussi composé des parénèses pour ses élèves, fils de Racoviță⁴⁷.

Enfin, rappelons une dernière parénèse élaborée dans les pays roumains : il s'agit de l'œuvre écrite en 1725 par l'érudit prince Nicolae Mavrocordato, dédiée à son fils Constantin. L'œuvre est un mélange de conseils tirés des prédécesseurs et des préceptes tirés de la longue expérience des règnes en Valachie et en Moldavie de Nicolae Mavrocordato. Il conseille à son fils de ne pas prodiguer des dons chers et ajoute : « si ton père est dans son tort de ce point de vue, que ses avatars te servent comme exemple ». Il lui conseille également de ne pas augmenter le taux des impôts, de choisir de bons conseillers, d'essayer de deviner les pensées des dignitaires ottomans, des nobles, des amis et des ennemis, de tenir des registres des revenus, de convoquer fréquemment le conseil d'Etat (le « divan ») et de rarement offrir des réceptions ou organiser des promenades, de n'accepter dans sa suite qu'un nombre réduit de dignitaires, de phanariotes⁴⁸.

Le but des parénèses que nous avons étudiées était d'inspirer aux princes des sentiments humanitaires envers leurs sujets, ainsi que de limiter leur pouvoir absolu. Considérant le fait que ces parénèses étaient en fin de compte des guides de bonne conduite et de morale applicables à toute personne sans distinction de classe sociale — fait que Kyminitis souligne dans chacun des chapitres des enseignements de Théophylacte — ce genre d'œuvres a joué un double rôle : celui de *Fürstenspiegel* et celui de manuels didactiques et pédagogiques qui ont été étudiés dans toutes les écoles grecques et surtout dans les Académies Princières. C'est confirmer leur rôle de premier ordre dans la culture de l'époque.

⁴⁷ D. Russo, *op. cit.*, p. 533.

⁴⁸ Le texte grec de cette parénèse, daté 1727, a été publié par Emile Legrand dans Constantin Dapontès, *Ephémérides daces*, vol. I, Paris, 1880, p. 337—341, réimprimé dans Hurmuzaki, XIII, p. 459—462. Le texte se trouve également dans les mss. gr. 144 et 456 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine. Dans ces mss, on précise que le texte de la parénèse a été offert par Nicolas à son fils Constantin en 1725. Constantin Erbiceanu en a fait une traduction en roumain qui a été publiée dans « Arhiva societății științifice și literare din Iași », II, 1890—1891, p. 372—377, cf. D. Russo, *Studii și critice* (Études et critiques), Bucaresti, 1910, p. 105—106.

Note de la rédaction. Le présent volume était en cours de publication lorsque parut l'article du byzantiniste américain Ihor Ševčenko, *Agapetus East and West: the Fate of a Byzantine „Mirror of Princes”*, RESEE, XVI, 1978, 1, p. 3—44. Dans cet important ouvrage, l'auteur s'attache, entre autres, au problème du prototype de la version roumaine de la parénèse d'Agapet. Se ralliant à l'opinion d'Alexandru Dușu il soutient que cette version roumaine a eu comme modèle un texte slave et non pas le texte grec (byzantin ou néo-grec) de l'œuvre d'Agapet. Une analyse très minutieuse des textes roumains et slaves conduit l'auteur à la conclusion suivante : les mss. roum. 1788, f. 66^r—79^r et 3190, f. 258^r—269^v de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine sont des traductions de la parénèse d'Agapet faites d'après le texte slave imprimé à Kiev, en 1628 par Pierre Moghila, le futur Métropolite d'origine roumaine et réimprimé à Moscou, en 1660.